

comme celle de Barataria, je lui ressemble cependant encore sous ce rapport ; car je gouverne les Postes. Voyant clairement que je ne devois plus compter sur la popularité, je crus que je pourrois, à l'aide de mon rang distingué et peu mérité dans la milice, me soutenir dans l'esprit du public par la crainte et la violence envers ceux qui, comme enchantement, se trouvoient soumis à mon autorité. J'établis donc, pour maxime fondamentale de ma conduite à l'avenir, que, quand on ne pouvoit plus se faire aimer, il falloit se faire craindre ; en effet, je commis, pour soutenir cette maxime là, plusieurs actes odieux et arbitraires envers des citoyens, mes égaux, qui seroient leur pays avec au moins autant de loyauté que moi. Cela produisit un effet tout contraire à celui que j'en attendois. Je découvris, mais trop tard, qu'on ne ménoit pas les habitans de ce pays-ci par la crainte. Je me flattois cependant que leur douceur ordinaire les induiroit à cublier tout le mal que je leur avois fait, et que je serois réélu, en dépit des efforts d'un parti formidable qui se prononçoit ouvertement contre moi : mais malheureusement pour mes intérêts, ce parti étoit composé de presque tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans le Comté, — je veux dire de ceux chez qui le sentiment du devoir seul influe, et dont la vertu et la religion forment la base de la conduite. Il étoit donc suffisant pour me terrasser malgré mes intrigues et mes menées sourdes ; en effet, il étoit d'autant plus fort qu'il se trouvoit soutenu par la conviction où tous les électeurs étoient de mes tergiversations ; conviction qui les lioit tous ensemble d'une manière inébranlable, qui les mettoit à même d'agir sagement et sans chef et pour ainsi dire spontanément : car je dois avouer maintenant qu'il n'y avoit personne parmi eux qui eut ni assez de talent,